

Je me souviens de mon père me disant : « Tu vois comment l'épine s'accroche sur la tige de cette rose ? Ce faisant, il ouvrait sa paume et en parcourant d'un doigt le contour : « Regarde, comme le pouce sur la main. Tout cela est bien fait, tout cela est solide, ce sont des formes d'égale résistance, malgré tout, c'est souple. » Cela m'est resté. Si vous regardez certains des meubles que j'ai faits, on retrouve un peu partout un dessin de choses qui s'affinent : les profilés sont d'égale résistance, c'est-à-dire qu'ils sont plus forts à l'endroit où ils travaillent le plus. C'est probablement ce qui me reste de l'influence de l'École de Nancy. Et puis, j'en suis sorti, j'ai évolué. J'ai évolué parce qu'ils m'avaient appris qu'il fallait évoluer.

J'ai donc commencé comme simple ouvrier forgeron. Très jeune, je voulais être constructeur de machines : j'aimais la mécanique, j'étais un passionné d'aviation, de machines en tous genres, à tel point que je voulais aussi devenir pilote d'avion — je le suis devenu, plus tard.... La guerre est arrivée, j'avais exactement treize ans. Avec elle, est apparue la nécessité de gagner ma vie. En temps de guerre, une famille de sept enfants dont le chef de famille est artiste peintre a forcément des difficultés. Il a fallu que j'entre en apprentissage. Je pense que cela a été la grande chance de ma vie, une chance, oui, de devenir très vite un ouvrier et un ouvrier du bâtiment. Je pense que tout part de là.

Je suis entré dans l'atelier d'Émile Robert à Enghien, un forgeron ami de mon père, qui faisait de la ferronnerie pour le bâtiment, un homme de métier d'une certaine renommée. Il possédait une petite firme de construction métallique, Borderel & Robert. Mais il n'a jamais cessé de forger lui-même dans son petit atelier. C'était une sorte de mystique, il voulait sauvegarder la tradition du métier et le transmettre aux jeunes. Nous étions six ou sept apprentis. Les moyens dont nous disposions se résumaient à un marteau et une enclume. J'ai vraiment appris le métier chez lui. J'étais fort, rapide, je suis vite devenu son meilleur forgeron.

Après quoi, je me suis perfectionné deux, trois ans chez un autre ferronnier que je connaissais à Paris, Szabo, un forgeron exceptionnel d'origine hongroise, une force de la nature. (...)

Le soir, je rencontrais des amis de mon père qui avait repris un atelier à Paris pendant la guerre, puis s'y était réinstallé avec notre famille en 1917. C'étaient des universitaires, des intellectuels. Tous ces gens, je les connaissais pour les avoir déjà rencontrés à Nancy dans ma prime jeunesse. Le monde était à l'époque très politisé. Nous étions à la fin de l'affaire Dreyfus. Je me souviens du recteur de Paris, Lapie je crois, de Pauline Kergomard, la créatrice des jardins d'enfants, qui tenait un salon hebdomadaire, des Steeg et Fontaine — André Fontaine, le critique d'art et conservateur de la collection de la Sorbonne, aidait beaucoup mon père, lui procurait des commandes, c'était une sorte de mécène. Nous voyions les Reclus aussi. Je me souviens des idées anarchistes qu'ils agitaient, notamment Paul, le troisième frère.